

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

JUIN 1867.

Mémoires, Notices, etc.

LA PROVINCE D'ALMERIA

ÉCONOMIQUE ET SOCIALE

PAR CASIMIR DELAMARRE.

I

Peu de personnes sont à même de pénétrer dans le centre de l'Afrique, de parcourir les plateaux de la haute Asie ou les pampas de l'Amérique; mais ce que toutes peuvent faire, c'est d'observer, même dans les pays depuis longtemps découverts et connus.

Appelé à visiter l'Espagne et particulièrement, à trois reprises différentes, la province d'Almeria, j'ai pensé à vous soumettre le résumé de mes observations, en prenant la géographie comme un cadre dans lequel je vais essayer de tracer la situation économique et sociale de cette portion de la péninsule; je me bornerai aujourd'hui à la partie économique.

XIII. JUIN. 1.

34

Comercio

Les premières choses qui frappent le voyageur pénétrant dans un pays sont l'aspect topographique de la contrée et les moyens de communiquer d'un lieu à un autre; la situation de l'industrie, de l'agriculture et du commerce se révèlent ensuite à lui, à mesure qu'il avance dans sa course vagabonde; l'état social ne lui apparaît que plus tard et dans le cas seulement où il prolonge son séjour. *(estancia)*

Nous suivrons le même ordre dans nos indications.

vidas

La province d'Almeria se trouve comme perdue à l'extrémité de l'Espagne. De Madrid, en effet, un courant de voyageurs se dirige vers le sud-est sur Murcie et Carthagène, un autre marchant droit au midi passe à Grenade et à Malaga, enfin les extrémités de ces lignes sont reliées par des vapeurs qui relâchent à Almeria, mais tout l'intérieur de cet immense triangle reste inexploré, et il faut des circonstances fortuites pour être amené à le visiter.

Navida

- On peut dire que la civilisation n'y a pas encore pénétré et que cette partie de l'Espagne est restée immobile depuis des siècles. Les poteaux télégraphiques qui la sillonnent constituent le seul indice des progrès modernes; quant aux chemins de fer, il n'en est pas question, les plus rapprochés s'arrêtant l'un à Murcie, l'autre à Grenade. Des canaux, il n'en existe pas davantage. Le canal de Huescar, indiqué sur plusieurs cartes au nord de la province, n'a jamais été qu'un projet aussitôt abandonné que conçu.

*carreteras
pota*

Si l'on redoute la voie rapide de la mer, c'est de Grenade ou de Lorca qu'il convient de partir pour pénétrer dans l'intérieur. Une assez bonne route se dé-

tache de Grenade dans la direction de l'est, se dirigeant sur Guadix où elle se bifurque. La branche plus méridionale conduit à Almeria. Elle pénètre dans la province par le partido de Gergal, entre la sierra de Baza, si riche en mines, qui la borde au nord, et la non moins riche sierra Nevada qui s'étend au midi; puis, traversant le partido d'Almeria, elle se termine à la capitale. La chaussée mal entretenue, ou se confondant avec le lit des rivières, l'absence de ponts retardent tellement le voyage, que deux jours sont généralement employés à parcourir les 87 kilomètres qui séparent Guadix d'Almeria.

L'autre route, dont l'état est également déplorable, se rend de Guadix à Baza, emprunte à la province d'Almeria le territoire du partido de Velez-Rubio et se termine à la curieuse ville de Lorca. De ce dernier point à Murcie, chose bien rare en Espagne, la voie, de construction récente, ne laisse rien à désirer; elle est au contraire remarquable par les ponts magnifiques qui servent à franchir de larges et profondes rambias.

L'espace compris entre les deux grandes lignes que nous venons de tracer n'est qu'une succession de montagnes, de vallées et de plateaux peu étendus. Le pays est généralement sec, désolé et raviné par les eaux d'une manière effrayante; les montagnes sont entièrement dénudées. On ne rencontre ni arbres ni verdure, tout au plus quelques tiges d'agaves se dressent-elles isolées le long des chemins, et quelques champs de cactus se cachent-ils dans le fond des ravins. Plus on pénètre dans l'intérieur, plus le pays et les habitants revêtent un caractère sauvage; on se croirait vraiment

transporté subitement au delà des mers, dans une de ces contrées lointaines où la civilisation n'a pas encore laissé son empreinte.

Aucune voie quelconque de communication n'existe dans cet immense triangle. Des chemins que seuls ont tracé les pas de vos devanciers ne laissent pas cependant de réunir chaque village entre eux. Dans les montagnes, ces chemins ne sont que des sentiers à mulets: dans les plaines, plus larges, ils sont tracés au hasard: dans les vallées, ils adoptent toujours le lit même du rio qui porte le nom générique de rambla.

Ces remblas resserrées dans la montagne, larges à leur embouchure, sont toujours à sec en été, mais la moindre pluie les fait déborder au loin, et en l'absence de ponts, les communications se trouvent alors totalement interrompues. Le déboisement absolu de la province entière est la cause évidente de cet écoulement instantané des eaux. LA AUSENCIA DE COMUNICACION

Si nous nous étendons ainsi sur l'absence de toute voie de communication, c'est que cette situation est la cause principale de l'état arriéré de l'agriculture et de l'industrie, ainsi que de la langueur du commerce. L'état social et la morale affaiblie des populations sont eux-mêmes une conséquence de la misère, engendrée par cette absence de vie économique.

Et pourtant cette province ainsi isolée du monde est une de celles qui, par la nature de ses productions éprouverait le plus impérieux besoin de moyens économiques de transport; elle ne fournit en effet que des matières lourdes ou encombrantes, telles que des minerais, des métaux ou du sparte.

recesos

omi -

señala las comunicaciones más fáciles

señala * → sur una provincia

pedras molinos

Il résulte de cette situation que la mer, qui heureusement l'enveloppe sur deux de ses faces, donne seule la vie au commerce et à l'industrie et que tout ce qui n'est pas à proximité de ses flots est frappé de stérilité et de mort. Aussi pourrait-on, suivant la valeur vénale de chaque produit, déterminer une ligne précise parallèle à la mer au delà de laquelle il devrait être abandonné sur le sol sans qu'on en puisse tirer aucun parti.

La région maritime de la province mérite donc notre principale attention ; elle se divise naturellement en deux parties : l'une qui regarde le sud-est, s'étend depuis Las Aguilas, dernière ville de la province de Murcie, jusqu'au cap de Gata ; la deuxième, tournée au midi, est comprise entre le cap de Gata et la petite ville d'Adra qui confine à la province de Grenade. Chacune de ces subdivisions forme un district douanier. Un village presque inconnu, la Garrucha, est le chef-lieu du premier ; la ville d'Almeria est le chef-lieu du second.

La Garrucha est à peu près à égale distance de Lorca et d'Almeria, et la ligne qui passerait par ces trois points constituerait un angle très-obtus, ouvert vers l'occident, dont Garrucha occuperait le sommet. Celui qui, comme nous, la parcourrait dans toute son étendue, aurait visité l'une des portions les plus curieuses et les plus sauvages de la province.

Notre intention n'est cependant pas de la décrire, mais de relever quelques erreurs qui se trouvent invariablement reportées d'une carte sur une autre.

De Lorca à Garrucha on compte douze heures ; le

61
la
sa
↔

cabera
ind

verite
reitor

trasladada

village de Pulpi qui se trouve à peu près au milieu du trajet, appartient à la province d'Almeria. Presque toutes nos cartes françaises, au contraire, sur la foi d'une ancienne division qui ne fut que temporaire, désignent à tort ce district comme dépendant de la province de Murcie.

Signalons encore sur ce point deux autres indications qui nous paraissent inexactes. La plupart des cartes et notamment celle de M. Dufour, représentent entre Lorca et Pulpi deux chaînes de montagnes courant de l'ouest à l'est, et coupant ainsi perpendiculairement le chemin suivi par le voyageur ; la première porterait le nom de Cuesta de Viotar, et la deuxième celui de Sierra de Aguaderas.

Nous n'avons pas rencontré ces montagnes sur notre route : un plateau élevé, coupé de quelques remblais peu profondes, s'étend à partir de Lorca presque jusqu'à Pulpi. Nous sommes cependant porté à croire que les montagnes en question existent bien réellement, mais elles doivent suivre d'autres directions. Le voyageur, en effet, qui marche du nord au sud, aperçoit pendant tout le parcours des montagnes à l'ouest, et plus tard il en voit d'autres à l'est, mais il n'en traverse aucune.

Enfin nous exprimerons le regret que le petit port de la Garrucha ne figure pas sur les cartes, et continue d'être confondu dans les dictionnaires géographiques avec la ville nullement maritime de Vera, dont il dépendait autrefois, mais dont il est entièrement détaché aujourd'hui. La Garrucha, résidence d'agents consulaires, est cependant bien connue maintenant du commerce anglais et français.

MERCIAL

Ni
u

B

21

-

2

f

Pour terminer les quelques observations purement géographiques que nous avons à faire, nous dirons quelques mots de la carte la plus détaillée de la province d'Almeria. C'est celle dressée en 1855 par les ingénieurs espagnols sous les ordres du colonel Francisco Caello. Les détails infinis du dessin qui indique les moindres mouvements du sol et les plus faibles cours d'eau, pourraient faire croire à une scrupuleuse exactitude, égalant celle des cartes de France du Dépôt de la guerre. Il n'en est malheureusement pas ainsi. La province étant baignée par la mer, les cartes marines ont fourni le tracé des côtes; quant à l'intérieur, il offre l'image d'un joli dessin plus que d'une carte fidèle.

Toute l'industrie de la province est concentrée sur les travaux des mines; elles sont en effet nombreuses. Mais quelle désillusion attend le voyageur étranger, habitué à voir des concessions étendues et des exploitations souvent considérables. En Espagne, rien de semblable ne s'offre à sa vue, et le nombre des gisements miniers compense seul en partie l'insignifiance de la plupart d'entre eux.

Cette situation est le fait de la nature et des hommes. La nature en effet paraît s'être complu, dans cette partie de la Péninsule, à disséminer les richesses minérales au lieu de les amasser sur certains points, et les hommes se sont attachés, par les dispositions mesquines de la législation, à imposer ce morcellement, même dans les cas exceptionnels où des gisements considérables auraient pu donner lieu à de larges exploitations.

MINI

m

SUIS

compl

ata

dior

AS TRABAS
EGALES

Une concession minière est irrévocablement fixée par la loi à 300 mètres de longueur sur 200 mètres de largeur; cette étendue est portée à 500 mètres sur 300 pour les mines de fer, de charbon, de sel gemme et de sulfate de soude. De plus, un même particulier ne peut solliciter côte à côte plus de deux *pertenencias*, c'est le nom donné à chacune de ces surfaces, et une même compagnie plus de quatre.

On voit d'un coup-d'œil le morcellement pour ainsi dire infinitésimal qui a dû se produire sous un pareil régime. Il est juste de dire cependant que cette législation a permis l'exploitation de mines insignifiantes, qui autrement eussent été délaissées, et que cette division en tant de mains de la richesse minière se trouve coïncider avec la division des capitaux, très-rares dans le pays.

INCIDE CON
REALIDAD
SCILIDAD
ORSTAKON

Rien de plus facile par contre que l'obtention d'une concession; il suffit pour cela à tout étranger ou rignicole de déclarer sa découverte au siège de la province, en accompagnant d'un plan sa déclaration. Cette opération s'appelle *registro*. Le premier en date est légitime propriétaire de la mine; mais son privilège tomberait à néant, par le seul fait de n'avoir pas entretenu au moins quatre ouvriers par *pertenencia* durant la moitié des jours d'une année. Un nouveau venu peut alors signaler cet abandon et devenir concessionnaire à son tour. Cette nouvelle opération porte le nom de *denuncio*.

Cette facilité exceptionnelle d'obtenir une concession a créé des entreprises de toute part, souvent abandonnées, puis reprises. La facilité non moins

grande avec laquelle-la négligence d'un voisin permet de s'emparer légalement de sa concession, entraîne également de fréquentes mutations; aussi la propriété minière n'est-elle pas suffisamment assise, et les prétextes ne manquent-ils pas aux discussions judiciaires qui en effet ne font pas défaut.

Au point de vue technique, les exploitations présentent l'image fidèle de l'état divisé des mines et des capitaux. L'Espagnol qui obtient une concession n'a qu'un but : en tirer un peu d'argent, sans rien risquer, et l'abandonner ensuite. Comme le lieu est toujours désert, on construit à la hâte une maison très-simple qui, au plus, coûtera 3 à 4000 réaux; un contre-maitre appelé *encargado* et qui ne diffère guère des travailleurs ordinaires, représente le propriétaire. Des ouvriers sont alors appelés et répartis sur les divers chantiers, dont l'exploitation leur est presque toujours abandonnée à la tâche. Ils s'abattent sur les affleurements, s'enfoncent avec eux dans la terre, en soutenant tant bien que mal le terrain en arrière. Quand les éboulements finissent par rendre le travail impossible, on se porte sur un autre point, et quand tout est bouleversé, on se retire. La mine abandonnée ne tarde pas alors à être l'objet d'un *denuncio* de la part de quelque voisin, qui espère y ramasser encore quelque chose.

Il est très-rare de voir adopter un système rationnel d'exploitation; cependant, il est des circonstances où la science des ingénieurs devient indispensable. La Sierra Almagrera, renommée par ses mines de plomb argentifère, nous en offre un frappant exemple. Située à

→ *surprenante*

environ 13 kilomètres au nord de la Garrucha, elle se dresse à pic le long de la côte sur une étendue de 8 à 10 kilomètres au nord même de l'embouchure du rio de Almanzora.

Des puits considérables ont été foncés, et déjà ils atteignent 300 mètres, profondeur voisine du niveau de la mer; des étages de galeries s'étendent dans toutes les directions; des machines puissantes épuisent les eaux, les élevant au sommet de la montagne pour les précipiter ensuite dans le fond des vallons; tels sont cependant l'insouciance et le désaccord des propriétaires, qu'on n'a pu encore achever le percement d'une galerie horizontale qui, partant de cette profondeur, conduirait directement à la mer les eaux des exploitations.

La descente s'opère facilement à l'aide d'échelles, mais les travaux intérieurs sont loin de présenter la solidité désirable. La rigidité de nos ingénieurs ne souffrirait jamais des étais aussi faibles, souvent brisés, plus souvent encore faisant complètement défaut. Mais dans la province d'Almeria, les bois sont chers et la vie de l'homme est comptée pour peu de chose. Un service divin et une fosse dans le cimetière ont bientôt dit le dernier mot sur tous les accidents, qui du reste sont plus rares qu'on ne pourrait se l'imaginer.

Les vices de la législation minière se révèlent ici d'une manière frappante. La petitesse des concessions a obligé de foncer un grand nombre de puits; les concessionnaires que la fortune a placés dans la direction des filons qui heureusement sont presque perpendiculaires, ont recueilli des profits considérables; par



contre, leurs voisins immédiats se sont complètement ruinés. En résumé, malgré l'incontestable grandeur de ces exploitations, aucun système général n'a pu être établi, et chacun n'agit qu'en vue de ses intérêts mesquins et égoïstes.

invasion

Ainsi, lorsque l'envahissement des eaux, résultat de l'approfondissement, détermina l'un des propriétaires à installer des machines d'épuisement, il se trouva assécher, non-seulement sa mine, mais en même temps celle de ses voisins. Ceux-ci se hâtèrent d'en profiter, mais se gardèrent bien de contribuer à la dépense. On conçut les discussions sans fin qui en résultèrent et qui n'amènèrent qu'à la longue une situation plus normale. La fixation de la ligne séparative à chaque étage de galeries engendre aussi de continuel procès et des expertises interminables au grand profit de la gent judiciaire de Vera.

Les autres mines de plomb les plus importantes se rencontrent dans la Sierra-Nevada, dans la Sierra de Baza et dans celle de Gador, et leurs produits s'embarquent dans les ports d'Almeria et d'Adra, traversant parfois jusqu'à 80 kilomètres sur le dos des bêtes de somme.

D'autres moins considérables existent aussi dans la Sierra de Gata, près du cap du même nom, et dans la Sierra de Vedar, à 8 kilomètres à l'ouest de la Garrucha.

Les minerais de plomb sont presque toujours fondus en Espagne et exportés sous forme de lingots. Toutefois l'argent n'en est jamais séparé qu'à Marseille ou en Angleterre.

NO

†

L'établissement d'une fonderie ne paraît pas exiger un capital supérieur à 20 ou 30 000 fr.; toutes se composent invariablement d'une grande cour entourée de murs, où sont entassés les minerais, qui offrent les aspects les plus divers, depuis la roche la plus dure jusqu'au sable le plus fin. Au milieu de la cour, un hangard recouvre quatre ou cinq fours en briques réfractaires simplement soutenues par quelques bandes de fer.

Ces fours sont construits avec une économie et une légèreté remarquables; on n'oserait certainement pas s'en servir en France ni en Allemagne; mais dans cette partie de l'Espagne, on n'en connaît pas d'autres, et ils y rendent des services qui étonnent les ingénieurs étrangers.

Tout à côté est la halle au charbon, toujours de provenance anglaise, enfin dans un coin, la maison d'habitation. Ces établissements ont presque toujours à leur tête un ingénieur ou chimiste allemand; parfois, il est Français ou Belge: il est bien rare qu'il soit Espagnol.

Les minerais de fer, au contraire, sont exportés tels qu'ils sortent de la mine. Ce commerce est récent; il y a une quinzaine d'années, le cuivre et le plomb fixaient seuls l'attention dans la province d'Almeria et la valeur du fer n'y était même pas soupçonnée.

Cependant, quelques étrangers découvrirent des mines et les exploitèrent. Peu à peu cette industrie se répandit, mais elle restera toujours bien inférieure à celle qui a le plomb pour objet.

Les minerais de fer ne possédant qu'une valeur

vénale très-inférieure relativement à leur poids, toute mine qui n'est pas à proximité immédiate de la mer devient inexploitable. Nous avons pu en effet nous convaincre que du minerai d'excellente qualité, d'un rendement voisin de 50 pour 100 en fer pur, ne se vendait pas au-delà de 9 fr. à 9 fr. 50 la tonne de 1000 kilog. rendue à bord des navires.

A ce taux, on ne sera pas surpris qu'ils ne puissent supporter aucun transport, surtout si l'on remarque qu'un âne est impuissant à porter plus de deux quintaux espagnols: or, la tonne de 1000 kilog. contenant 22 de ces quintaux, onze ânes deviennent nécessaires pour la déplacer; il en faudrait 88 pour transporter la charge d'un wagon de chemin de fer, en supposant celle-ci de 8000 kilog. seulement.

Ces simples chiffres, mieux que toutes les descriptions, rendront palpables les conséquences désastreuses de l'incroyable incurie du gouvernement espagnol, qui laisse ainsi des provinces entières sans une seule voie carrossable.

Aussi est-il démontré que toute mine de fer, située à plus de 2 ou 3 kilomètres d'un des mouillages de la côte, est inexploitable; si le sol est plat et que l'on puisse employer des charrettes, on pourrait s'éloigner jusqu'à 4 ou 5 kilomètres environ.

Cette nature d'exploitation est donc entièrement concentrée le long de la côte, et les mines de fer qui existent à l'intérieur sont forcément la réserve de l'avenir.

Les principales que nous puissions signaler sont, sur la côte orientale et en descendant du nord au midi,

FUNDA
MENTAL

MINA

HI

celles de Terreros, peu importantes, situées près du mouillage du même nom et à 10 kilomètres au sud de las Aguilas ; celles de Palomares sur les bords du rio Almanzara et non loin de la fonderie de plomb dont elles portent le nom ; celles de la sierra de Vedar à 8 kilomètres dans l'intérieur à l'ouest de la Garrucha, mais que leur éloignement de la mer rend inexploitable.

Enfin à 12 kilomètres au sud de la Garrucha, nous indiquerons la mine Fraternidad, sur le bord même de la rade de Ferreila, qui est importante, et dont le minerai excellent est connu et recherché en France. 10 kilomètres plus bas, dans la rambla du rio de Atias ou de Carbonera, existe encore un groupe de mines, qui paraissent riches, mais les sinuosités et les aspérités de la vallée les placent à 8 kilomètres de la Méditerranée, ce qui est pour elles un arrêt de mort.

Sur la côte méridionale, nous ne connaissons aucun gisement ferrugineux ; d'ailleurs les montagnes plus écartées de la mer ne permettraient guère l'exploitation de ceux que l'on découvrirait.

Une seule usine métallurgique existe dans la province d'Almeria, c'est à la Garrucha qu'elle a été fondée.

Les droits élevés qui frappent les fers étrangers pouvaient faire espérer le succès ; mais les droits qui pèsent sur la houille, l'ignorance et la mauvaise foi se sont réunis pour faire avorter l'entreprise. Cette tentative avait été inspirée par la prospérité dont paraît jouir une usine métallurgique fondée à Malaga par une

Ruman : PROBLEMAS DE COMBUSTIBLE
TRANSPORTE. (No olvidar los impuestos)

maison espagnole. Ces hauts-fourneaux, uniques dans le midi de l'Espagne, tirent leurs minerais des mines de Marbella, voisines du petit port du même nom, dans la province de Malaga; ils viennent aussi en acheter tout le long de la côte et jusqu'à Carthagène.

Il nous reste à parler du cuivre, qui s'exporte à l'état de minerai. On n'en sera pas surpris si l'on se rappelle avec quelque humilité que la France elle-même ne compte pas un seul établissement pour le traitement de ces minerais; Swansea qui fournit de cuivre l'Europe entière, achète donc tout ce qui sort de la province d'Almeria. Mais ce commerce va sans cesse en décroissant en raison de l'appauvrissement successif des mines, et surtout de la faible teneur de leurs produits.

Après les indications qui précèdent sur l'industrie minière, il nous reste peu de chose à dire des relations commerciales; car ces deux branches de l'activité humaine ne forment, dans la province d'Almeria, qu'une seule et même chose.

Nous devons cependant parler du commerce d'importation qui est presque en entier entre les mains de quelques Espagnols. La province d'Almeria, si riche en mine, achète tous ses métaux à l'étranger. Les bois que ne lui fournissent pas les naufrages, elle les importe de Corse ou autres lieux. Enfin, les vêtements, les grains, les inévitables garbanzos, le piment, qui joue un rôle important dans la nourriture du pays, viennent aussi du dehors. Tous ces objets secondaires se tirent des grandes villes de la côte et principalement de Bar-

celone ou de Malaga. Les bénéfices de ce commerce sont considérables, car aucune concurrence n'en vient limiter les prix; aussi est-ce dans la mauvaise qualité des marchandises que se cherche le plus gros des profits.

Quant aux produits manufacturés d'Europe, ils sont généralement importés dans la ville d'Almeria, d'où ils se répandent dans l'intérieur de la province, mais en quantités peu importantes.

Il nous faut encore mentionner un commerce insignifiant de colportage, consistant principalement en étoffes et menus objets. Ceux qui s'y adonnent, possesseurs d'une couple de mulets sur le dos desquels ils fixent d'énormes ballots, parcourent ainsi l'Espagne dans toute son étendue.

Handwritten: "Agricultura"

Nous devons maintenant donner quelques rapides indications sur la culture du sol. La province entière ne consiste réellement qu'en montagnes sèches et dénudées, et en remblas presque toujours entièrement desséchées, mais, par contre, complètement inondées aux époques des pluies. Toutefois, en réfléchissant attentivement à la configuration générale du pays, on en peut diviser le sol en trois catégories bien distinctes, classées selon leurs richesses et leurs productions. La première comprend les terres irrigables; celles-ci occupent tout le fond des ravins, elles sont divisées par de petites digues en de grands compartiments, dans lesquels des vannes permettent l'introduction de l'eau fécondante lorsque le rio vient à déborder.

Les terrains qui se trouvent dans cette heureuse

situation ont une grande valeur due à leur remarquable fertilité et constituent la seule vraie richesse agricole de la contrée. Véritables jardins, ils produisent tous les légumes et tous les fruits des climats algériens. Nous noterons particulièrement les figues du Cactus appelées *chumbos* et les figues ordinaires qui portent le nom de *brecas*, comme entrant pour une part considérable dans l'alimentation publique.

Les terres sèches situées en plaines forment la deuxième catégorie du sol. Elles sont peu productives; le laboureur, avare de ses sueurs autant que la terre de ses produits, y trace quelques maigres sillons, auxquels il confie presque à regret un peu d'orge ou de maïs. Ces cultures sont du reste très-espacées, car des surfaces souvent considérables restent entièrement incultes.

Enfin, les flancs des montagnes constituent la troisième catégorie du sol. Complètement ravagés par les eaux et brûlés par le soleil, ils sembleraient ne pouvoir rapporter à l'homme aucune sorte de profits, si la Providence n'avait eu la sagesse d'y semer elle-même l'esparto ou sparte qui, sans nécessiter aucune culture, pousse en de telles quantités qu'il donne naissance à un commerce considérable.

Dans la province d'Almeria, comme du reste dans les provinces voisines, les paysans, dans le courant d'avril, et principalement en septembre et octobre, se répandent dans la montagne avec leur famille, pour y faire la récolte du sparte. Celui-ci est aussitôt livré au commerce de la côte.

Les prix de cette marchandise rendue au rivage

varient suivant les endroits. On peut estimer que le paysan retire de celle de bonne qualité de 3 à 4 réaux l'arobe de 25 livres, soit environ 7 à 8 francs les 100 kilogrammes. Les qualités inférieures ne dépassent pas 5,50 ou 7,50.

La valeur de ce produit réside, comme on le sait, principalement dans la longueur de la tige, et dans la couleur verte qui indique une dessiccation convenable ; aussi le commerce étranger a-t-il créé des variétés qui peuvent se ramener à deux types, le garbillo et le sparte-courte.

Le plus souvent le sparte est exporté brut, par bettes de 50 kilog., qu'on expédie en France et surtout en Angleterre ; il est alors destiné à entrer dans la fabrication du papier, ou à être employé dans les fabriques de sparterie. Mais on le travaille aussi en Espagne même, et la ville de las Aguilas entre autres nous offre une fabrique importante fondée par des Français, d'où sortent de nombreux articles de sparterie et des cordages estimés.

Malheureusement, le sparte a une tendance constante à hausser de prix ; il n'y a rien là de surprenant si l'on réfléchit aux étendues considérables de terrains qui sont nécessaires pour en produire seulement une tonne et au nombre de gens qui, dans l'espoir d'un maigre profit, vont le recueillir jusque dans les aspérités les plus périlleuses. Le sparte ne résistera pas d'ailleurs à l'introduction des cultures régulières ; il n'est en effet que le produit des lieux abandonnés, toutefois, son empire a pour siège trop de montagnes désertes et arides, pour qu'on puisse assigner une date

prochaine à sa disparition des côtes de l'Espagne méridionale.

Nous venons de voir ce que sont les choses dans la province d'Almeria, il nous reste à voir ce que sont les hommes. Nous n'avons pas en effet perdu le souvenir des recommandations précieuses de notre nouveau président qui estime que l'homme vaut bien la peine qu'on s'occupe de lui. Nous lui consacrerons donc la fin de notre travail.

(A suivre.)

tout la terre aux pommes d'or, qui n'est plus défendue par le géant Antée.

LA PROVINCE D'ALMERIA

ÉCONOMIQUE ET SOCIALE

PAR CASIMIR DELAMARRE

(*Suite et fin.*)

JULI 10

II

Nous venons de tracer à grands traits la topographie de la province d'Almeria, relevant rapidement les principales erreurs géographiques qui nous ont paru dignes d'être signalées ; nous avons décrit la situation de l'industrie, du commerce et de l'agriculture de cette contrée peu connue ; il nous reste maintenant à faire connaître le caractère, les mœurs, l'état social enfin de la population qui l'habite.

Dans un pays comme l'Espagne, où la classe moyenne fait presque complètement défaut, le peuple constitue seul la population tout entière, au-dessus de laquelle il n'existe qu'une seule classe, la classe supérieure, celle qui comprend tout ce qui tient à l'administration, à l'armée, à la justice, aux professions libérales, les

traverse à Larache ou à El-Kassar : *Serpent*, elle se déroule toujours en cent replis dans une vallée superbe ; *Loup*, ses débordements en hiver dévorent encore quelquefois les hommes et les choses trop rapprochées de ses rives.

grands propriétaires, et quelques grands commerçants.

C'est donc le peuple que nous devons d'abord étudier.

La population de la province d'Almeria est agricole ou minière. Dès l'abord, ces deux professions se reconnaissent aux vêtements mêmes adoptés par ceux qui s'y adonnent. Tandis que le laboureur semble le descendant des anciens Maures conquérants du pays, dont il porte encore le costume, sans autre modification que le chapeau espagnol, signe du chrétien, substitué au turban, signe du sectateur du Prophète, l'ouvrier mineur, au contraire, n'a conservé dans son habillement aucun caractère particulier. C'est tout au plus si les plus aisés se revêtiront, aux jours de fêtes, du traditionnel costume espagnol; la plupart se bornent à acheter le long de la côte des vêtements quelconques, d'importation étrangère.

Toutefois, obéissant à la grande loi de l'offre et de la demande, ces deux catégories de travailleurs refluent l'une vers l'autre, suivant les circonstances. Ainsi, à l'époque des moissons, de juin à septembre, les mines sont abandonnées d'une partie de leurs ouvriers qui se répandent dans les campagnes, attirés par la hausse de la main-d'œuvre. L'hiver, au contraire, la famine les fait affluer de nouveau dans les exploitations qui, à cette époque, sont obligées de refuser une partie des bras qui se présentent, d'autant plus que cette abondance de main-d'œuvre coïncide avec la hausse des affrètements causés par la mauvaise saison, ce qui entrave d'autant l'enlèvement et la réalisation des minerais.

En résumé, les ouvriers abondent et peuvent être remplacés du jour au lendemain ; la main-d'œuvre est à bas prix et la misère grande dans le pays. Aussi les mineurs se transportent-ils souvent durant l'hiver hors de la province, à des distances considérables ; et de même aussi il arrive, au moment des récoltes, des ouvriers des provinces souvent les plus éloignées, et particulièrement de l'Estramadure. Ces populations ont du reste un goût visible pour cette vie nomade, et le sang africain qui coule dans leurs veines, en fortes proportions, ne saurait y être étranger. Ces migrations fréquentes d'une mine à l'autre, de province à province, ont amené les exploitants à organiser le travail de telle sorte que les ouvriers ne puissent leur échapper pendant plusieurs mois consécutifs, et la misère qui règne en hiver leur a permis d'autre part d'atteindre ce résultat.

Ce n'est pas chaque semaine, ni même chaque mois, que les ouvriers mineurs reçoivent la solde de leur travail : le patron ne règle avec eux qu'à l'expiration d'une période de trois mois environ, que l'on appelle *vorada*. Toutefois, comme durant ce long espace de temps les ouvriers seraient incapables de se suffire à eux-mêmes, les exploitants leur font des avances en nature, qui viennent en déduction de leur compte. C'est ainsi qu'ils leur donnent, moyennant une retenue de trois réaux (78 centimes) par jour, une nourriture consistant principalement en garbanzos et en piment ; ils leur vendent aussi des vêtements et autres objets à leur usage. On conçoit que les bénéfices accrus résultant de toutes ces fournitures, sont d'autant

plus élevés que l'ouvrier est contraint de tout acheter chez son patron, qui seul peut consentir à lui vendre à crédit.

Arrive l'époque de la varada, c'est-à-dire de la paye, qui correspond toujours à une grande fête religieuse, telle que Noël, Pâques, l'Assomption, et chaque ouvrier touche enfin le solde qui lui revient. Ce système offre pour les travailleurs l'avantage de leur assurer une position stable pendant plusieurs mois consécutifs; mais il présente l'immense inconvénient de leur mettre en main d'un seul coup et précisément à une époque de réjouissance une somme assez ronde. Ils ne manquent pas de la gaspiller promptement, et après une absence d'une huitaine de jours reviennent aux chantiers aussi pauvres qu'auparavant. Ils recommencent alors leur période de trois mois de travail assidu, pendant laquelle ils n'ont aucun jour de repos, pas même le dimanche.

Les avantages pour l'exploitant sont de tenir leurs ouvriers pendant toute la durée d'une varada, de se livrer à leurs dépens à un commerce lucratif, enfin de pouvoir opérer avec un capital plus restreint, puisqu'une partie des produits de la mine peut être réalisée avant l'époque même du paiement des ouvriers qui les ont extraits.

Les travailleurs qui vivent de l'industrie minière peuvent se ramener à quatre catégories principales. Nous avons d'abord l'ouvrier mineur proprement dit, qui extrait le minerai et s'oblige à le livrer à tant la tonne sur la montagne, à l'orifice même de son chantier. Ce petit entrepreneur inférieur s'arrange comme

Mienero propio de casa. PARTICIPACION

il l'entend avec ses camarades qui sont ou des associés, ou de simples manoeuvres.

Le minerai ainsi mis au jour est pris par un autre entrepreneur qui se charge de le transporter au rivage ou à la fonderie de plomb qui en est devenue acquéreur. Le transport s'effectue à l'aide des bêtes de somme.

Le minerai qui doit être directement exporté, est

entassé sur la plage où une troisième catégorie d'ou-

amou
vriers s'en empare. Chaque homme en remplit de

petits paniers en sparterie, ronds et plats, qui portent

le nom de *confas*. puis il en charge deux ou trois sur

ses épaules, et pénétrant dans l'eau, les dépose dans

les barques, qui, elles-mêmes, montées par des pêcheurs

de la côte, les portent jusqu'aux navires qui attendent

toujours assez loin du rivage. On conçoit la quantité

considérable de produits qui doit nécessairement se

perdre dans ces transbordements successifs, opérés à

l'aide de moyens si primitifs.

La dernière catégorie d'ouvriers se compose des

fondeurs attachés, en petit nombre du reste, à chaque

fonderie de plomb.

Enfin, au-dessus de cet ensemble de travailleurs, on

trouve le contre-maitre ou *encargado*, qui est presque

toujours Espagnol et appartient parfois à une bonne

famille du pays, car les travaux des mines sont en

honneur dans la province d'Almeria.

Nous avons cependant connu une Société française

qui, pour éviter les détournements nombreux dont elle

était victime, avait introduit des contre-maitres fran-

çais sur chacune de ses exploitations. Ces encargados,

à quelque nationalité qu'ils appartiennent, dirigent

seuls les travaux, ou plutôt se bornent à une simple surveillance de la quantité des produits livrés, laissant chaque entrepreneur entièrement libre d'exploiter comme il l'entend.

Malheureusement la population minière de la province ne possède aucune connaissance réelle de la science des mines; les contre-maitres comme les ouvriers sont à cet égard d'une complète ignorance, tout leur savoir se bornant à distinguer le minerai des parties stériles qui l'avoisinent. De là naît cet état désordonné des exploitations que nous avons précédemment décrit.

Mais le jour où cette science devient indispensable, c'est à des ingénieurs étrangers et presque toujours à des Allemands qu'on est obligé de s'adresser. Leur caractère honnête, flegmatique et impassible leur permet mieux qu'à aucun autre de supporter patiemment une vie à peu près sauvage, au milieu d'une population hostile à l'étranger.

Pour rendre plus complète notre étude de l'organisation du travail dans la province d'Almería, il nous faudrait entrer, à l'endroit des ouvriers agricoles, dans des détails aussi étendus que ceux que nous avons fournis sur les ouvriers mineurs.

Nous sommes malheureusement impuissant à le faire, les circonstances ne nous ayant pas permis d'étudier d'assez près les travaux de l'agriculture. Toutefois les détails que nous allons donner sur le taux des salaires et sur les mœurs des habitants de la province peuvent s'étendre pour la plupart à toute la population qui l'habite.



Le taux des salaires est réglé par deux éléments : le chiffre de la population d'un pays et l'importance des travaux qui y sont quotidiennement exécutés.

On comprend qu'il doit nous être impossible de chiffrer la population de la province d'Almeria; les meilleurs auteurs diffèrent entre eux de plus d'un sixième; nous croyons cependant qu'en la fixant à environ 315 000 individus, on s'écarterait peu de la vérité. La superficie du territoire serait de 7040 kilomètres selon les uns, de 8300, selon les autres; ce qui donnerait, dans le premier cas, environ 44 habitants par kilomètre carré, et, dans le second, 38 à peine. En France, la proportion dépasse 68.

Malgré la faiblesse de la population, les bras abondent relativement à la masse des travaux à exécuter. Il n'en saurait être autrement dans une contrée qui n'a d'autre industrie que celle des mines; dont l'agriculture est dans l'enfance et le commerce nul ou du moins exclusivement maritime, et complètement accaparé par les pavillons étrangers.

Cette situation, on le sait, a amené une très-forte émigration de la population de cette partie de l'Espagne dans la province d'Oran. On n'estime pas à moins de 40 000 ou 50 000 individus le nombre des Espagnols, presque tous originaires des côtes sud-est de la Péninsule, qui habitent la portion la plus occidentale de nos possessions algériennes, où ils forment un noyau de population européenne d'une énergie rare et d'une grande assiduité au travail; ce qui montre tout le parti qu'en pourrait tirer en Espagne un gouvernement régulier. Ces populations trouvent chez nous une main-

d'œuvre plus élevée et un climat complètement identique avec celui de leur pays natal; elles rencontrent enfin l'égalité et la justice, sans lesquelles il n'y a pas de résultat économique possible.

Dans la province d'Almeria, la journée d'un simple manoeuvre peut être estimée à environ 6 réaux (1 fr. 50). dont 3 réaux pour sa nourriture et 3 réaux qui lui sont comptés à l'époque de la varada. Ces chiffres sont ceux de l'hiver; mais, à la fin du mois de mai, les ouvriers commencent à devenir rares, et ils ne redeviennent abondants qu'à partir de la fin d'août. Durant cette période, il y a une hausse incontestable dont il est bien difficile de préciser l'importance. Si du simple manoeuvre nous voulons nous élever aux ouvriers mineurs ou à ceux qui cultivent la terre ou font fondre le plomb, nous trouverons une journée plus fructueuse, mais qui se maintient encore à très-bas prix.

Les seuls parmi les travailleurs qui peuvent amasser un peu d'argent, sont ceux qui prennent des entreprises plus ou moins grandes dans les travaux des mines; mais l'opération à laquelle ils se livrent revêt un caractère industriel, puisqu'ils louent eux-mêmes des ouvriers. Les bénéfices qu'ils recueillent ne sauraient donc être considérés comme le fruit exclusif de leur travail manuel, mais bien comme se composant pour une partie du produit de leur industrie.

Nous pouvons cependant donner quelques chiffres de ces entreprises, qui sont éminemment variables. Ainsi, dans une des mines de fer de Terreros, dont le minerai assez friable peut s'abattre au pic, nous avons vu payer en hiver 8 réaux seulement pour une tonne

de 1000 kilogrammes rendue à l'orifice du chantier; pour faire transporter ce minerai à la plage distante de 2 kilomètres en plaine, on donnait 4 réaux et demi; enfin, pour charger les barques, les conduire aux navires en rade et pour la location de ces mêmes barques, on payait 5 à 6 réaux. Ces prix haussaient sensiblement pendant les moissons. Les exploitations de la Sierra de Vedar, situées à 8 kilomètres du port de la Garrucha, n'acquittaient pas moins de 35 à 36 réaux pour envoyer à la côte une tonne de leurs produits. A Ferroña, dont le minerai rocheux ne peut s'abattre qu'à l'aide de la poudre, l'extraction coûtait, à l'époque où nous visitons cette exploitation, de 15 à 17 réaux la tonne. La descente du sommet de la montagne, haute d'environ 80 mètres, jusqu'à la plage, revenait à 3 réaux.

— Les embarquadeurs de terre, dont la mission est de peser le minerai et de le porter dans les barques, gagnaient de 80 à 90 réaux par 50 tonnes, soit de 1^r,60 à 1^r,80 par tonne. Enfin, les pêcheurs qui dirigeaient les barques étaient payés à raison de 2 réaux et demi pour chaque tonne; mais, par une exception digne de remarque, ces deux catégories de travailleurs se sont toujours refusés à accepter le paiement par varada, et sont soldés chaque mois. Les marins, cependant, sont assez faciles à manier; le temps qu'ils ne passent pas au service des mines, ils le consacrent à la pêche et suffisent ainsi à leurs besoins; mais les embarquadeurs de terre sont d'une nature indomptable.

Cette race d'hommes est presque exclusivement fournie sur la côte est, par certains villages qui en ont

comme le monopole. Il est difficile, du reste, de concevoir un métier plus pénible, et une longue habitude peut seule mettre un ouvrier en état de le supporter. Les jambes entièrement nues, à peine vêtus sur le reste du corps, ces hommes ont l'apparence de véritables sauvages. Leur énergie est inconcevable ; tout le jour, maniant des masses pesantes de minerai, courant sur la plage brûlante, entrant dans l'eau jusqu'à la ceinture, tandis que le reste du corps est exposé à un soleil ardent, ils ne paraissent jamais fatigués ; et, s'ils se reposent à l'heure du repas, c'est à peine s'ils cherchent un endroit abrité du soleil pour s'y étendre quelques instants. Aussi, lorsqu'ils se mettent en grève, ce qui arrive toujours au moment où de nombreux navires attendent leur chargement, on ne peut parvenir à les remplacer. Les ouvriers mineurs ne résistent pas vingt-quatre heures à un travail si pénible. Les embarquadeurs savent leur force et font toujours la loi dans ces circonstances. On peut dire qu'ils sont les seuls ouvriers dans cette partie de l'Espagne qui soient littéralement intraitables.

Les chiffres que nous venons de fournir sont les seuls que nous ayons retrouvés sur nos notes ; il est, du reste, difficile d'être complet, lorsqu'il s'agit de préciser une chose aussi variable que le taux des salaires des classes laborieuses ; aussi n'avons-nous pas cette prétention. Dans tout ce qui précède, il est bien entendu qu'il s'agit uniquement du prix de la main-d'œuvre dans l'intérieur de la province et nullement des taux qu'elle peut atteindre dans les villes d'Almeria ou d'Adra.

De l'organisation du travail, du taux des salaires, si

nous passons à l'examen des mœurs, nous trouverons également des observations dignes d'intérêt.

Si l'on voulait juger des ouvriers du midi de l'Espagne par ceux des pays plus avancés d'Europe, on tomberait dans de grandes erreurs. Les travailleurs de la province d'Almeria n'ont rien, en effet, des tendances et des aspirations de ceux de notre pays. Ils ignorent la valeur du mot démocratie, ils ne savent ce que l'on entend par socialisme et communisme; à vrai dire, ceux mêmes qui restent toute l'année adonnés aux travaux des mines, ne cessent pas d'être paysans. S'ils tombent au sort, ils partent encore pour le roi et non pour le pays, expression sans signification pour eux; aussi respectent-ils l'autorité. Leur caractère cependant ne cesse jamais d'être fier; et même en proie à la misère, ils ne deviennent ni empressés, ni obséquieux.

Ces populations ont du reste la vie la plus rustique qu'il soit possible d'imaginer. Elles sont d'ailleurs dispensées de toute prévoyance par la nature du climat, par l'organisation du travail que nous avons exposée, et par l'absence d'aucun besoin réellement impérieux. Légèrement vêtu, sobre dans sa nourriture, couchant à la belle étoile ou dans l'habitation la plus simple, on se demande vraiment quel emploi l'ouvrier peut faire du salaire qu'il gague, si modique qu'il soit. Comme on peut le croire, les ténèbres de la plus profonde ignorance enveloppent son intelligence.

Mais les défauts de ce peuple ne sont pas moins nombreux que ses qualités. Vif, emporté, pour un rien l'ouvrier sortira sa *navaja* de sa ceinture. Aussi est-il difficile à tenir, et parfois de violentes altercations et

même des rixes sanglantes surgissent-elles lorsqu'il s'agit de le renvoyer d'une exploitation ou de réduire le taux de ses salaires.

Le vol sur les grands chemins est passé à l'état légendaire, grâce au zèle et à l'activité de la *guardia civil*, sorte de gendarmerie répandue par toute l'Espagne, et dont on ne saurait trop louer les éminents services. Les carabiniers, douaniers des côtes, armés d'une carabine, contribuent puissamment, pour leur part, à la complète sécurité du pays : mais, par contre, si le brigandage est entièrement détruit, la fraude a atteint sa dernière perfection.

Trompant sur les poids ou sur le nombre des journées, les ouvriers parviennent ainsi à augmenter leur salaire. La surveillance la plus attentive est impuissante à empêcher ces fraudes, tant à cause de la complicité des contre-maitres indigènes que de l'habileté dans l'art de tromper acquise par les ouvriers.

Une autre tendance digne de remarque est celle qui porte cette population à exagérer l'importance de chaque chose. Le champ que l'on vous vante est toujours d'une fertilité inépuisable, la mine offerte, d'une richesse incalculable, renfermant des millions de tonnes, et lorsqu'on se transporte sur les lieux, on trouve le plus souvent un champ stérile et une mine qui ne l'est pas moins.

Le goût de l'association a jeté de profondes racines dans les mœurs. Il n'y a pas de gisement si peu considérable qu'il soit qui ne compte un grand nombre de personnes associées pour son exploitation, ce qui nous

parait avoir pour cause principale la division des capitaux. ✓

Les bras se groupent aussi parfois avec ceux qui possèdent quelques ressources financières. On ne saurait contester qu'il n'y ait là un germe destiné à porter fruit dans l'avenir; mais quant à présent, la multiplicité infinie de ces associations où les droits de chacun sont souvent mal délimités, et l'absence de bonne foi suffisante, tendent à créer une situation fort embrouillée, qui rend fréquemment impossible de découvrir les véritables propriétaires d'une chose déterminée, et surtout ceux qui ont qualité pour en disposer.

Maintenant que nous avons vu ce qu'est le fond de la population, nous devons nous arrêter un instant sur ce qui s'élève au-dessus de la masse. La classe supérieure se compose naturellement des propriétaires fonciers, des concessionnaires des mines importantes, de quelques commerçants et de tout ce qui, à un titre quelconque, tient au gouvernement. /

La plus grande diversité se remarque dans cette nature de personne: ainsi, dans la ville d'Almeria, on trouvera de véritables gentlemen; dans l'intérieur, au contraire, on rencontrera des personnes fort riches sans doute, exerçant même une profession libérale, mais plongées dans une profonde ignorance. Les exemples de cette ignorance abondent et seraient même parfois si comiques, qu'on douterait de la véracité de ceux qui les rapporteraient. Le personnel médical, dans les campagnes, vous rappelle entre autres, involontairement, les récits de Gil Blas.

L'influence est tout entière à la fortune et surtout à

ESTR
CLA

7h

la fortune territoriale. L'égalité entre tous les citoyens, proclamée par la loi, n'a pas pénétré dans les mœurs, et la population inférieure de la province d'Almeria est encore soumise tout entière au bon plaisir d'un très-petit nombre d'individus qui, par leur richesse et leurs relations à Madrid, sont véritablement les maîtres du pays. La verve populaire a donné, en Espagne, le nom de *cacique* à ces sortes de personnes. Ce sont, en effet, de véritables caciques, chef absolu de l'endroit où ils résident, faisant nommer, à leur volonté, l'alcade, qui est toujours de condition inférieure, le juge de paix (il y en a un par *termino* ou commune), les employés du gouvernement s'il en existe dans l'endroit; enfin, lorsque la personnalité est encore plus grande, désignant même l'administrateur des douanes du district, et le juge unique qui, au chef-lieu de Partido, constitue à lui seul le tribunal de première instance. Ces influences sont tellement assises dans la province d'Almeria, qu'elles sont supérieures aux partis qui se partagent l'Espagne, et que ce sont ces derniers, au contraire, qui traitent avec elles.

On voit d'un coup d'œil l'autorité prépondérante exercée par ces riches propriétaires disposant ainsi de la justice, des douanes et des emplois, et l'on conçoit aussi qu'il ne soit personne capable de relever la tête devant eux. Ils feraient la loi à tous d'une manière absolue, si n'était le caractère indomptable de la population et la rareté des bras durant l'été.

Dans un pays arriéré, cette situation pourrait tourner à bien si ces grandes personnalités, éclairées par une large instruction, pénétrées des grands principes de

Partido
 con au
 el extra-
 partido
 9412

divides

morale et de justice, devenaient comme les guides de la population entière, l'entraînant à leur suite dans une voie de progrès moral et matériel. Il est loin malheureusement d'en être toujours ainsi. Plusieurs, et des plus puissants, ont à peine quitté, pendant quelques semaines, le pays qui les a vus naître; imbus des tendances des populations qui les environnent, ils sont incapables de se mettre à leur tête dans la voie du progrès : s'enrichir sans travail, tel est le but généralement poursuivi.

Si, laissant ce sujet qu'il ne saurait nous convenir de pousser plus avant, nous voulons jeter un rapide coup d'œil sur l'organisation de la justice, nous nous trouverons encore contraint à une extrême réserve.

Ne soyons pas du reste trop sévères pour ces magistrats des districts reculés de l'Espagne. Il est peu de situation plus difficile que la leur. Le plus souvent obligés de juger les causes de ceux qui, par leur influence, sont maîtres de leur position et de leur avenir, comment pourrait-on être certain de leur complète indépendance, surtout lorsqu'il n'y a qu'un juge par tribunal et que ce juge n'est pas inamovible.

Ce que l'on peut dire d'une manière générale, c'est que le sentiment de la justice n'a pas encore pénétré dans l'esprit des populations qui nous occupent. Déjà, cependant, elles ont cessé de recourir à la force, ce qui est l'indice d'un premier progrès, et si une injustice vient à se produire, c'est du moins au nom de la légalité. D'autre part, quel que soit le jugement, il est toujours exécuté, car nul ne songerait plus à résister au droit reconnu par la justice, alors même

qu'il y aurait erreur. En un mot, la force a cessé de régner, c'est la loi qui règne : mais la justice ne règne pas encore.

L'étranger est plus particulièrement victime de cet état de choses. Le propre des peuples peu avancés en civilisation est, on le sait, de ne les envisager qu'avec jalousie. Les habitants de la province d'Almeria ne sauraient échapper à cette loi.

Cette situation d'infériorité dans laquelle se trouvent les étrangers vis-à-vis des régnicoles est tellement notoire, qu'une ancienne loi, encore en vigueur, leur concède le *fuero* ou privilège de ne relever, pour les procès civils où ils sont défendeurs, que des tribunaux militaires. Dans le cas où ils seraient demandeurs, ils devraient naturellement assigner leur adversaire devant la juridiction civile ordinaire. Ces tribunaux militaires, supérieurs aux passions locales, se montrent, assurément, généralement favorables, et même autrefois, ils étaient connus sous le nom de *tribunaux protecteurs* des étrangers.

Si maintenant nous voulons résumer l'ensemble de nos observations sur la province d'Almeria, nous remarquerons que la nature a doté ce pays de grandes richesses agricoles et minières; que, d'autre part, la population renferme les éléments d'énergie et d'aptitude nécessaires pour en tirer parti. Mais quant à présent ces richesses naturelles sont en partie stériles, parce que la population n'est pas assez avancée en civilisation pour les mettre pleinement en valeur. La cause de cette situation arriérée dans l'ordre moral comme dans l'ordre matériel provient évidemment de

l'isolement qui entraîne à sa suite l'ignorance. C'est à faire disparaître cet isolement, à combattre cette ignorance, que doit travailler le gouvernement soucieux de régénérer son pays; l'isolement disparaîtra par la création de voies de communication qui développeront les rapports commerciaux, l'ignorance par le frottement avec les peuples voisins dont ces relations nouvelles seront la conséquence, et aussi par la fondation d'écoles appelées à répandre quelques connaissances premières, qui elles-mêmes donneront le goût de savoir davantage.

Enfin, une dernière réforme serait que le gouvernement assurât la complète indépendance de ses fonctionnaires; il rendrait ainsi un immense service à la moralité publique.

En résumé, il y a beaucoup, — que disons-nous! — il y a tout à faire. Mais est-ce une raison pour ne rien tenter? Bien au contraire, c'est un motif pour commencer sans retard et pour poursuivre avec persévérance et énergie l'œuvre une fois entreprise.

Espérons que bientôt se lèvera pour l'Espagne un jour nouveau qui fera pénétrer jusque dans ses provinces les plus reculées les fruits de civilisation dont le germe a été déposé depuis quelques années dans les centres les plus peuplés et dans certaines parties des provinces septentrionales.